

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 47

**Artikel:** La première leçon  
**Autor:** Courteline, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-254186>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

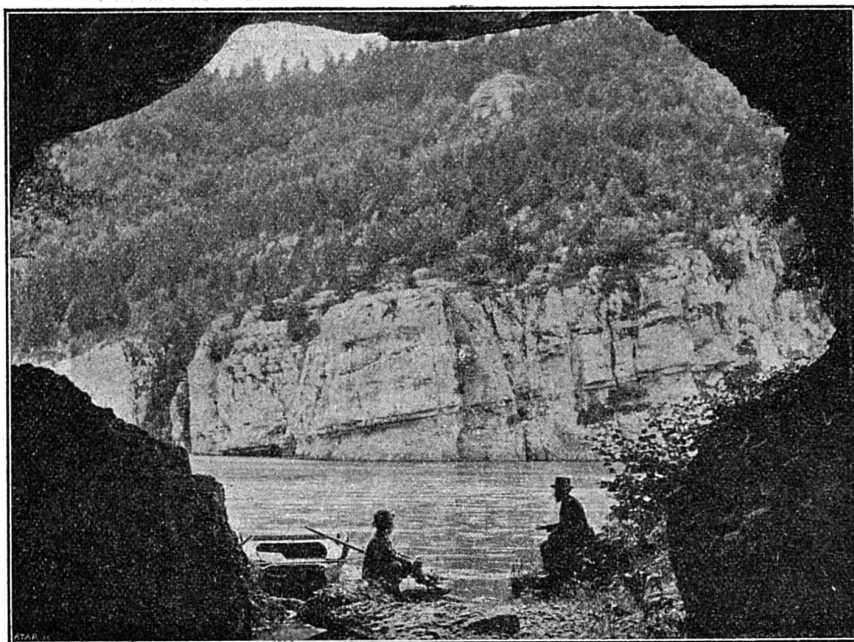
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



GROTTE DE LA TOFFIÈRE

## GROTTE DE LA TOFFIÈRE

Au milieu des pittoresques bassins du Doubs qui s'étendent sur une longueur de 3 kilomètres entre le village français des Pargots jusqu'au Saut, il y a sur le côté suisse, au pied d'une paroi de rocher, une grotte assez fréquentée par le touriste: c'est la grotte de la Toffière dont notre gravure reproduit l'entrée. Le plus souvent on ne peut y entrer qu'en petite barque, mais si les eaux du Doubs sont basses, on peut aller assez loin et en explorer l'intérieur qui est très intéressant dit-on. A cet endroit il y a un écho remarquable et à maintes reprises durant la journée on peut entendre des éclats de voix subits allant en diminuant, ce sont de gaies personnes venant « réveiller les échos endormis ». Le 12 juillet 1814 le prince Frédéric-Guillaume III vint visiter ses fidèles sujets de Neuchâtel et on ne manqua pas, deux jours après son arrivée, de conduire Sa Majesté aux Brenets et de là en barque voir la grotte et la cascade du Doubs. On peut en lire la rédaction pleine de saveur et de sincérité dans les « Etrennes patriotiques » des frères Girardet, publiées au Locle en 1815.

### La première leçon

— Tenez bien le guidon sans raideur ; veillez bien à ce que vos pieds ne quittent jamais la pédale, et allez carrément de l'avant!... De la confiance!... Toute l'affaire est là ! Allez ! Je vous tiens.

Ainsi me parlait dans le dos l'auteur charmant des « Pieds nickelés », mon ami Tristan Bernard, maître en art d'écrire le français et agrégé de vélocipède, si j'ose m'exprimer ainsi. En même temps, joignant le geste à la parole, il avait, de sa dextre robuste, empoigné, au ras de mon fond de culotte, la selle de la bicyclette, théâtre de mes premiers essais, et il en maintenait le fragile équilibre.

— Je vous tiens, répétait-il, allez!... Nom d'un pé-tard ! ne lâchez donc pas la pédale!... Ne lâchez donc pas la pédale!... Mais ne lâchez donc pas la pédale!...

— C'est à elle que vous devriez dire de ne pas me lâcher, répondis-je un peu agacé, inquiet aussi, flairant la minute — prochaine — qui allait me voir couché, les quatre fers en l'air, dans les poussières du chemin.

Et le fait est qu'elle semblait le faire exprès, la pédale, tant était manifeste son obstination à se dérober à ma semelle pour tourbillonner ensuite dans le vide, avec la rotation précipitée d'une bobine qui se déroule. Mais, aveuglé par la passion, Tristan Bernard ne voulait rien entendre. Il apportait dans le débat une partialité révoltante, disant que j'étais dans mon tort, que je me servais de mes pieds comme un cochon de sa queue, et que tout cela venait de ce que j'avais le trac.

Le trac...

Rouge d'humiliation, je résolus d'infliger sans retard le plus éclatant démenti à cette assertion mensongère, et, ayant raidi mes mollets dont la tension élargit aussitôt les mailles de mes bas de laine à côtes, je mis ma bicyclette en mouvement.

La machine fit trois tours de roue.

Derrière moi :

— Très bien ! Vous y êtes ! fit l'invisible Tristan Bernard.

Puis comme il répétait encore une fois : « Je vous tiens ! » « Vous ne tomberez pas, c'est impossible ! »

— Oui, déclarai-je, avec l'humilité bien feinte du monsieur qui a craint de mourir et qui sent se développer en lui d'héroïques témérités à mesure que son cœur se rouvre à l'espérance, je crois que cela ira tout de même.

Et, en somme, ça allait. Ça allait mal, mais ça allait. Ma roue de devant se conduisait bien un peu à la manière d'une femme grise, hésitante de la route à suivre, opérant de brusques conversions, tantôt à droite, tantôt à gauche, qui m'eussent inévitablement précipité à bas de ma selle, n'eût été la main tutélaire de l'excellent Tristan Bernard ; n'importe ! la conscience où j'étais des progrès déjà accomplis déçuplait mon énergie, et ma confiance puisait des forces toujours nouvelles en ma certitude, désormais absolue, de ne plus courir aucun péril.

De temps en temps, avide d'être encouragé, de recueillir de justes éloges :

— Ça va, hein ? demandais-je à Bernard toujours arc-bouté sur ma selle.

Lui, immédiatement :

— Très bien ! Vous avez des dispositions.

— Sans blague ?

— Ma parole d'honneur.

— Tristan Bernard, vous vous moquez !

Alors, comme Alceste à Philinte :

— Je ne me moque point, assurait-il. Que ma figure se couvre de pustules, si vous n'allez seul dans deux jours.

Ces paroles me donnaient de l'espoir.

Cependant, il arrivait cette chose extraordinaire que plus je gagnais de vitesse, plus la voix de Tristan Bernard perdait en sonorité... Il semblait qu'elle s'évaporât... à

croire que la mince couche d'air interposé entre moi et mon interlocuteur s'élargissait petit à petit, comme un soufflet d'accordéon; et je me réjouissais « in petto » mille fois plus que je ne saurais dire, car je ne doutais point que l'auteur des « Pieds nickelés » s'époumonât à courir sur mes traces, préposé qu'il était au maintien et à la sauvegarde de mon centre de gravité.

L'homme est naturellement bon; il aime à faire payer les services qu'on lui rend. L'idée que mon obligé ami pouvait payer ses bons services d'un commencement d'apoplexie n'avait rien qui me déplût; loin de là! En sorte que, me représentant par la pensée, ses yeux injectés d'épuisement et son épaisse barbe brune ruisselante d'une humidité de mauvais aloi, je sentais pousser à mes pieds les ailes du divin Mercure, et que ma bicyclette, à cette heure, filait sur ses pneus comme le vent.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain :

— Vous avez chaud, mon vieux ? demandai-je à Tristan Bernard, d'une voix ironique.

L'interpellé ne répondit pas.

— Plus un mot ! pensai-je, pouffant de rire ; il ne peut plus placer un mot !...

Puis, haut :

— Ne vous gênez pas pour moi. Voulez-vous vous reposer un peu ?

Silence.

Ça devenait surprenant.

— Vous m'entendez, Tristan Bernard ?

Rien encore.

Du coup, l'inquiétude me prit. Que signifiait un tel mutisme ? Les pieds rivés à la pédale, les doigts crispés sur le guidon, je jetai un coup d'œil derrière moi .. Miséricorde ! J'étais seul ! A droite, à gauche, à perte de vue, fuyait l'immense tapis des champs hérissés de bluets et de coquelicots, tandis que là-bas, tout là-bas, silhouette que détachait en noir d'ombre chinoise le fond clair de l'horizon, Tristan Bernard, assis sur la crête d'un talus, me faisait signe de continuer.

Quoi donc !... Je tenais sur ma machine sans le concours de qui que ce soit ?... Depuis peut-être dix minutes, je devais à mes seuls talents de fouler le sol poudreux de la route ?... Ah ! ça ne traîna pas, je vous le jure ! Le sursaut des charmes rompus me frappa, à l'instant même, d'un coup de pied dans l'estomac. Je culbutai. Ma bicyclette tomba sur le flanc comme une masse, et je tombai, moi, sur la figure, empourprant du sang de mon nez les mille arrêtes d'un tas de cailloux que la main de la Providence, toujours généreuse en ses vues, avait mis là, fort à propos, pour me recevoir.

Georges COURTELINE.

\*\*\* CE QU'IL FAUT SAVOIR \*\*\*

— Les mères pourront être heureuses de savoir que si elles ajoutent de l'alun à l'eau bleue dans laquelle sont rincés les vêtements des enfants après le lavage, elles préserveront de la sorte ces habits du feu au cas où les enfants s'exposeraient à un accident de ce genre.

— Les plantes les plus longues sont des herbes marines. On connaît une variété des tropiques, qui, lorsqu'elle a atteint tout son développement, ne mesure pas moins de deux cents mètres.

— Les jeunes filles en Norvège doivent savoir coudre, tricoter et faire le pain avant de pouvoir être recherchées en mariage. On remarque qu'elles acquièrent ces utiles talents généralement avant de savoir lire et écrire.

— Sur 1000 sujets russes, 13 sont nobles, 9 sont ecclésiastiques et 13 sont militaires.

\*\*\*\*\* PENSEES \*\*\*\*\*

Quand les femmes font de la philosophie, elles cachent toujours quelque chose ou quelqu'un. E. ROD.

Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir. H. TAINE.

L'éducation : l'art d'apprendre aux enfants à se passer de nous. LEGOUVÉ.

Le faste des funérailles est la revanche frivole ou touchante que la vanité ou l'affection tire de la mort. G.-M. VALTOUR.

\*\*\*\*\* LA MODE \*\*\*\*\*



Toilette de jeune fille en tissu fantaisie. Corsage à plis piqués; empiècement garni de galon. Manches bouffantes à poignets. Jupe droite formant empiècement sur les hanches et garnie dans le bas de plis religieuse.